



ORO ANAHORY-LIBROWICZ

Oro Anahory-Librowicz est passionnée par la tradition orale sous toutes ses formes. Elle est spécialiste des chansons traditionnelles judéo-espagnoles auxquelles elle a consacré deux livres et une trentaine d'articles.

Quand elle n'est pas occupée à enseigner et à coordonner les cours d'espagnol de l'Université de Montréal, Oro Anahory cultive l'art du conte. Pour elle, les contes sont le lieu privilégié où tradition et modernité se rencontrent. Conter est sa façon de partager avec l'Autre son propre patrimoine et son humanité. C'est aussi sa manière de suspendre le temps, de triompher du quotidien et de toucher au ravissement de la vie. Oro Anahory sème ses contes aux quatre vents en français, en anglais, en judéo-espagnol et en espagnol, sa langue maternelle. Elle s'est produite au Québec et dans le reste du Canada, aux États-Unis, en Angleterre, en Espagne et au Vénézuéla. La fille de l'aubergiste

LA FILLE DE L'AUBERGISTE

Dans une contrée lointaine vivait un seigneur très intelligent et orgueilleux, qui avait juré de ne se marier qu'avec une femme aussi intelligente que lui. Un jour, il se trouvait dans une auberge quand il entendit l'aubergiste qui se vantait d'avoir une fille d'une intelligence inégalée. Ceci piqua sa curiosité et son orgueil et il appela l'aubergiste :

— Oh là, brave homme ! Si ta fille est aussi intelligente que tu le dis, demande-lui de résoudre ces trois énigmes. Premièrement, quelle est la chose au monde la plus rapide ? Deuxièmement, quelle est la chose la plus riche ? Et troisièmement, quelle est la chose la plus précieuse ? Mais je te préviens que si ta fille ne résout pas les énigmes, tu seras sévèrement puni. Va !

L'aubergiste alla chez lui et posa les trois énigmes à sa fille. Celle-ci réfléchit et dit :

— Père, la chose au monde la plus rapide... c'est la pensée, et la chose la plus riche... c'est la terre. Quant à la plus précieuse, c'est bien sûr l'amour.

L'aubergiste alla rapporter les paroles de sa fille au seigneur, et celui-ci dit :

— Je vois que ta fille a de l'esprit. J'aimerais la connaître. Dis-lui de venir à mon château dans trois jours ; mais, quand elle viendra, elle ne pourra être ni habillée ni déshabillée, ni à pied ni à dos d'animal. Ah ! oui, et il faudra qu'elle m'apporte un cadeau qui ne soit pas un cadeau. Va !

Cette fois-ci, l'aubergiste retourna chez lui le cœur lourd, car il savait bien que sa fille n'arriverait jamais à remplir les trois conditions extravagantes du seigneur. Quand il lui rapporta les paroles du seigneur, sa fille réfléchit un peu plus longuement cette fois-ci et répondit :

— Père, ne vous en faites pas. Allez au marché et apportez-moi un filet de pêcheur, un kilo de viande, une chèvre et une colombe.

L'aubergiste pensait que sa fille avait perdu l'esprit. Il alla tout de même au marché et lui acheta les choses disparates qu'elle lui avait demandées. Alors la jeune fille se déshabilla et s'enveloppa dans le filet de pêcheur. Ainsi elle n'était ni habillée ni déshabillée. Ensuite, elle monta sur la chèvre en ayant soin de laisser traîner un pied à terre. Ainsi elle n'était ni à pied ni à dos d'animal. Elle prit la viande dans une main et la colombe dans l'autre et s'achemina vers le château.

Quand le seigneur l'aperçut de loin, il lâcha ses chiens. La jeune fille, elle, jeta son bout de viande et se fraya ainsi un chemin jusqu'au seigneur. Quand elle arriva près de lui, elle lui tendit la colombe, mais celle-ci s'échappa par la fenêtre du château. Et voilà le cadeau qui n'était pas un cadeau.

Quand le seigneur vit cela, il lui dit :

— Tu me plais. J'aimerais t'épouser.

La jeune fille le regarda à son tour et le trouva à son goût. Alors, elle accepta. Mais à ce moment-là, le seigneur se rappela son orgueil et lui dit :

— Je t'épouserai à une seule condition, c'est que tu n'interfères jamais dans mes jugements.

Elle accepta et ils se marièrent. Les années passèrent et ils vivaient heureux jusqu'au jour où, alors qu'elle se trouvait à sa fenêtre, la femme entendit un paysan qui gémissait et se lamentait.

— Qu'as-tu, brave homme, à gémir et à te lamenter de la sorte ?

— Ah, ma bonne dame, si vous saviez, j'ai été victime d'une injustice. Je partage une étable avec un ami et la nuit dernière, ma jument a accouché sous la charrette de mon ami et maintenant il prétend que le poulain dont ma jument a accouché est à lui. Nous sommes allés porter la cause devant le seigneur du village, votre mari, et il a donné raison à mon ami. Mais ce n'est pas juste !

— Ah non ! dit la femme, ce n'est pas juste. Viens ici, je vais te donner un conseil. Voici ce que tu vas faire. Tu vas prendre une canne à pêche et tu vas t'installer sous la fenêtre du seigneur. Quand il te demandera ce que tu fais là, tu lui diras ceci. (Elle lui chuchote quelque chose à l'oreille.)

Alors le paysan fit exactement ce que la femme lui avait dit de faire. Il prit sa canne à pêche, s'installa sous la fenêtre du seigneur, et quand celui-ci lui demanda :

— Qu'est-ce que tu fais là ?

Le paysan lui répondit :

— Je pêche, mon seigneur.

— Mais, idiot, comment peux-tu pêcher dans un jardin ?

— Ma foi, si une charrette peut accoucher d'un poulain, je peux moi aussi pêcher dans un jardin !

Quand le seigneur entendit cela, il devint furieux. Il voyait bien que sa femme s'était mêlée de la chose. Alors il vint la trouver et lui dit :

— Tu as failli à ta promesse. Tu as interféré dans mes jugements. Je veux que tu rentres sur-le-champ chez ton père. Avant de partir, tu peux, si tu veux, faire le tour de la maison et prendre un objet, celui qui t'est le plus cher, mais c'est tout.

— Bien, dit la femme, mais est-ce que tu accepterais de dîner une dernière fois avec moi ?

Il accepta. Alors la femme lui prépara un grand banquet et surtout elle lui donna beaucoup, beaucoup à boire. Le mari but et but, s'enivra et sombra dans un sommeil profond. Alors la femme appela ses domestiques et fit porter le mari chez son père.

Le lendemain matin, quand le seigneur se réveilla, il regarda autour de lui et demanda :

— Où suis-je et qui m'a amené ici ?

— Cher mari, tu es chez mon père. Vois-tu, hier, tu m'as demandé de faire un tour du château et de prendre l'objet qui m'était le plus cher et, à vrai dire, je n'ai rien trouvé de plus cher à mon cœur que toi.

Alors le mari la regarda dans les yeux, comprit combien il l'aimait et lui dit :

— Viens, mon bien le plus cher, retournons à la maison.

— Volontiers, dit-elle, mais me laisseras-tu interférer dans tes jugements ?

Le mari se trouvait coincé. Il se voyait pris entre l'épée et le mur, d'un côté sa femme, de l'autre son orgueil. Il choisit sa femme. L'histoire ne dit pas s'ils eurent beaucoup d'enfants, mais on dit qu'ils vécurent longtemps, longtemps heureux.